

Coups de cœur, hors des sentiers battus

me mo

Pour plaire, faut-il pointer tous les succès possibles, comme actuellement un quatuor de films d'humour de France, *Le crocodile du Botswana*, *Les trois frères*, *Le retour*, *Supercondriaque* et surtout *Qu'est-ce qu'on a fait au bon Dieu*, qui a semble-t-il une plausible bonne presse? On en parle partout, même au TJ, ces films drainant des millions de spectateurs en France et des dizaines de milliers en Suisse romande. Il y a donc mieux à faire dans ces colonnes: attirer l'attention sur les œuvres qui ne sont pas sous les feux de la promotion, remplaçant de plus en plus la réflexion critique, partout ou presque, sauf peut-être en radio!

Voici un coup de cœur pour *Je suis femem* d'Alain Margot et un coup de blues pour un film tendre et drôle mais qui rend triste, *le Melaza* de Carlos Lechuga. Et quelques remarques sur l'importance des «événements» qui permettent à de tels films d'exister.

Freddy Landry ■

A la pêche aux perles inédites...

Dans les années 50, les ciné-clubs tinent le haut du pavé pour le cinéma d'auteur et de création. Puis la télévision prit en partie le relais, vite lassée de défendre la culture considérée comme élitaire. Que faut-il aujourd'hui pour porter vers un public même modeste des films comme *Workers* ou *Aimer, boire et chanter* (L'ES 02.04.14) ou *Je suis femem* et *Melaza*?

N'importe quel festival, même parfois très spécialisé, attire des foules. Bon nombre de manifestations thématiques en font autant. A se dire que les centaines de personnes qui découvrent un film lors d'un événement ne seraient, hélas!, que quelques-unes dans les salles. Le numérique, qui permet aux distributeurs et exploitants d'économiser de lourds frais de copie, d'amortir les nouvelles installations et de réduire le personnel, diminue paradoxalement la diversité de l'offre. Certes, les écrans des petites localités sont immédiatement envahis par les films proposés dans celles plus importantes. Il ne reste que les grandes villes, à quelques rares exceptions près comme Ste-Croix, pour continuer de faire place à un cinéma d'auteur qui apporte quelque chose de plus que le pourtant honorable divertissement.

La présence de *Je suis femem* à «Visions du réel» lors du récent festival de Nyon - appuyée par une mention au palmarès comme «film suisse le plus innovant toutes sections confondues» - les premières organisées actuellement en présence d'Oxana et du réalisateur, vaudront-ils à ce film, mon coup de cœur du mois, une amorce de succès? Et sans le traditionnel «Films du sud» à Neuchâtel, qui s'en va à la pêche aux perles inédites, aurais-je seul eu l'idée de découvrir ce *Melaza*, si tendre, si drôle pour la condition si triste qui est celle des personnages d'un petit village à Cuba? Les questions restent ouvertes.

Je suis femem de Alain Margot - Suisse

Les rectangles jaune et bleu du drapeau de l'Ukraine sont transformés en cercles pour suggérer des yeux peints sur du carton, représenter un symbole sur une affiche, recouvrir des seins nus. Le mouvement «Femen» s'est assurément fait connaître par ces poitrines montrées devant des foules parfois nombreuses, appuyé du slogan «Nudité-Liberté» pour apparaître «dans tous les journaux» puisqu'«on n'est pas habitué à voir un objet sexuel protester». Pas d'exhibitionnisme, mais on peut être choqué, à tout le moins surpris! Assurément, de la provocation, et volontaire! Au début, en 2011, elles étaient quatre pour former leur association: Oxana, Anna, aux cheveux sombres, la rouquine, Sasha et Inna, en toute blondeur, pour défendre la démocratie dans leur pays. Puis elles furent plus nombreuses et sortirent d'Ukraine pour s'en aller en Biélorussie, à Moscou et dans d'autres pays d'Europe. Elles veulent contribuer à refaire le monde, protester un peu tous azimuts, contre le comportement de la direction d'un zoo, devant la direction zurichoise de la ligue internationale de hockey sur glace soutenant le dictateur Loukachenko qui reçoit actuellement des championnats du monde. La politique est bien présente, contre des dictateurs (Poutine), des politiciens contestés (Viktor Ianoukovytch l'enrichi ou Ioulia Tymochenko). Cinéaste neuchâtelois, Alain Margot, sensible à l'univers féminin - la citation de Cioran en début de film en témoigne - a commencé de tourner en 2011 avec le quatuor, durant certains préparatifs, lors d'apparitions en public. Il se met à saisir des visages dans la foule, des témoignages admiratifs ou agressifs, des policiers qui traînent Sasha qui se laisse faire mais crie le plus fort possible sa réprobation. En équipe réduite, il s'immerge dans les actions publiques des «Femen», peu à peu accepté dans leur vie privée, avec l'aide d'une traductrice amie d'Oxana qui devient son assistante. Au fur et à mesure du temps qui



passé, l'une d'elles va même s'adresser à la caméra, autrement dit à Margot. Les heures enregistrées s'accumulent. Un *Temps Présent* de 26 minutes donne une première idée du mouvement. Mais il est impossible de montrer ce qu'il advint à Moscou ou en Biélorussie où les «Femen» furent malmenées, battues, obligées, mains liées, de tenir des panneaux sur lesquels furent dessinées des croix gammées. Il restera de ces violences racontées un visage tuméfié,

un plâtre sur un bras cassé.

Il faut tirer de ce matériel abondant un film. Cela se fera forcément au montage. D'heures et d'heures d'images et de son numériques émerge la colonne vertébrale, Oxana, qui accepte de parler d'elle, suivie par le cinéaste lorsqu'elle rend visite à sa mère ou dans son lieu de vie où elle travaille, observée dans les plus quotidiens de ses gestes, prendre un crayon pour faire fonctionner un interrupteur en mauvais état, peut-être le même crayon qui lui servit d'épingle à cheveux. Oxana finit par sourire à la caméra. Parfois, on la voit parler en direct, mais d'autres images se substituent à son visage, pas forcément celles de l'instant du dialogue.

On va découvrir son enfance, les liens avec sa mère qui a peur pour elle à cause de ses engagements. De son père elle se souvient qu'il est tombé au chômage après la chute de l'em-

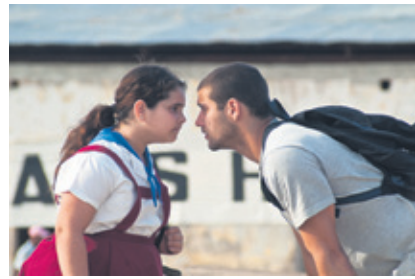
pire soviétique, au point de «somber dans l'indifférence». Sa sensibilité artistique lui fait dessiner minutieusement des icônes, alors qu'elle s'imaginait entrer dans un couvent. Sa présence est alors si forte, si juste, si lucide que c'est elle qui finit par dire «Je suis femem». Elle est devenue celle qui fait le passage entre les actions et les engagements des «Femen» et le spectateur. C'est un très beau portrait d'une femme.

Entre des séquences différentes, un même thème musical fait parfois le lien. Un déplacement en train permet de mieux découvrir les membres du quatuor initial. Les informations sur la date d'un événement, les lieux où il se déroule ne sont peut-être pas assez nombreux. «Je suis femem» et Oxana méritent ce coup de cœur. Le reportage initial par immersion s'est transformé en document de création.

Melaza de Carlos Lechuga - Cuba

Melaza est un petit village entouré de plantations de canne à sucre, mais l'usine locale qui produisait mélasse et rhum est silencieuse. Monica, 35 ans, dernière employée, surveille les vieilles machines, faisant fonctionner encore certaines d'entre elles; sait-on jamais! Aldo, proche de la trentaine, est instituteur, mais doit donner les leçons de natation dans une piscine vide. Et pourquoi le couple, accompagné de la fillette obèse de Monica, poussant dans sa chaise roulante la grand-mère, s'en vont-ils pique-niquer dans la nature? Au milieu de l'usine désaffectée, sur un matelas, un couple vu

de très loin fait l'amour, se rhabille et s'éloigne portant à deux le matelas... C'est que Monica «loue» la chambre unique de la maisonnette familiale à une amie qui reçoit un «client»! Et cela se répète jusqu'au jour où la police surprend ce petit trafic interdit de sous-location qui pourtant améliore



le quotidien du quatuor. L'amende sera salée. Alors Monica doit faire des ménages et «emprunter» chez la mère d'une amie une montre qui ne vaudra du reste rien! Congédié, Aldo se résoudra à faire commerce de viande au marché noir qu'il ira vendre à La Havane. Un jour, Monica dénouera ses cheveux sur conseil de sa mère, portera de grandes boucles d'oreille, mettra du rouge à lèvres et s'offrira à un voisin sur le matelas installé dans l'usine. On sait qui il est, mais on ne verra pas le visage du partenaire occasionnel!

Monica et Aldo s'aiment, sincèrement, sans tout se dire. Mais ils sont pauvres et doivent survivre d'expédients, confrontés aux manques de ressources et aux multiples galères de l'île. C'est une belle histoire d'amour, mais sans bonheur au quotidien. Le film provoque une grande tendresse pour le couple, avec beaucoup d'humour dans l'observation des situations. Mais la mise en scène provoque une étrange et profonde tristesse. A Cuba, il n'est pas facile sur survivre correctement. Les espoirs des années soixante sont brisés, surtout si l'on reste au pays.

Le pouvoir est présent à travers la radio qui annonce des réussites économiques appuyées sur des chiffres précis parfois à l'unité près. Pour marquer une étape de la vie scolaire avec des résultats brillants, les félicitations radiophoniques fusent. La fête populaire en musiques, danses et boissons est belle! Serait-ce que le réalisateur qui montre ce qui se passe

à Melaza s'est senti obligé de se plier au conformisme du «tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes de Fidel Castro et frère»?

Au début du film, un avion survole le village. Dans un champ s'écrase un gros paquet de journaux ficelés. Monica le ramasse et s'en va le jeter dans un réduit où se trouvent déjà des dizaines d'autres envois tombés du ciel. Libre au spectateur de deviner source et contenu! A la fin du film, même scène. Le paquet qui subira le même sort. Rien n'a changé. Le spectateur vient de partager des moments de complicité souriante, de tendresse amicale avec un couple d'amoureux dans un film qui rend triste pour ces personnages qui mériteraient mieux que ce qu'ils reçoivent de leur pays.

10 billets gratuits!

Nous tenons à la disposition de notre lectorat dix entrées gratuites pour le film *Je suis femem*, gracieusement offertes par Filmcoop. Attention, ces billets ne sont pas valables les samedis, dimanches et jours fériés.

Intéressé? Ecrivez-nous à forum@evenement.ch ou à L'Événement syndical, place de la Riponne 4, 1005 Lausanne.

